

JOURNAL QUOTIDIEN D'UNION NATIONALE

Chronique Parisienne

Deux versions. — La grippe. — L'égoïsme. — Le prix de la paix. — Préviation. — Hygiène. — Une profession pour la femme.

Lundi dernier, une dame arrivait de Paris, veut s'établir dans un bourg du Sud-Ouest ; et si l'on parle de la crise des loyers, voilà bien le cas ! notre Parisienne donc cherche un logis : on lui offre, pour deux mois, deux chambres qu'elle devra payer 600 francs. Ces deux chambres furent, de tout temps, louées 120 francs pour l'année. Le point de moratorium : on prend, on paie, tout est dit ; c'est un comptant et d'avance.

Mais, j'en veux venir à autre chose. Cette dame raconte qu'elle a eu toutes les peines du monde à quitter Paris, qu'elle a attendu plus de huit jours avant d'avoir ses billets, que Paris est affolé et palati et paté...
Vendredi, un Parisien arrive dans ce même pays où vit sa mère ; on lui demande des renseignements ; les questions pleuvent : Que se passe-t-il donc à Paris ? Combien de temps a-t-il attendu pour partir ?

Le visiteur, ahuri, répond : « Je suis parti sans la moindre difficulté ; je n'ai pas attendu. Paris n'est pas même troublé ; nous vaquons à nos affaires, nous, paisiblement. Ma fille continue ses cours ; elle vient d'avoir un accessit de chant au Conservatoire, moi, à l'usine. »

« De temps à autre manifeste Bertha on gotha : on pourrait être plus prudent qu'on ne l'est. Que voulez-vous ? l'accoutumance fait qu'on risque tout ! »
— Mais ceux qui arrivent fous d'épouvante !

— Ah ! c'est un état spécial... je vous répète que la ville est absolument calme et qu'on la quitte sans difficulté. Bien entendu, cela peut changer ; nous ne sommes pas assurés contre les surprises de l'avenir ; pour le moment, voilà la vérité ; ayant tous les moyens à Paris, je ne vois pas la nécessité de partir, qu'il n'est point. Si nous avions peur ; si l'état de la ville nous troublait, nous partirions ; à qui bon s'expose sans raison ? Nous n'avons pas encore peur, voilà tout.

De ces deux versions, le public de la province accepte celle qui lui convient ; c'est évident. Toutefois, nous ne sommes pas assurés que les gens — hommes ou femmes — qui éprouvent du plaisir à crier ou à chuchoter : Vous savez, à Paris, c'est affreux ! on ne laisse plus parler... il y a des morts ; on le cache ! une épidémie court très inquiétante.

En réalité, on est tranquille et il y a de la grippe comme partout en ce moment.

Un lecteur, légèrement agacé — qui ne l'est peut-être — m'écrit : « Oui, j'ai hâte que la guerre finisse parce que... »
« Si ces raisons ne sont personnelles, cela veut-il dire que vous, comme on le prétend, un égoïste ? »

D'abord, cher Monsieur, nous sommes tous égoïstes ; il faut même que nous le soyons, car on ne sait en quelle posture serait le monde si, brusquement, l'égoïsme disparaissait de la surface de la terre. L'instinct nous fait préférer la vie à la mort ; nous avons le droit de croire révolue.

Mais l'apâche ne désarme pas. Pourquoi désarmerait-il, du moment qu'on continue de le travailler en armes et en projectiles ? La plupart des hommes logiques nous enseignent que les voyous jouent du revolver, c'est qu'ils ont des revolvers et des balles, et que s'ils n'avaient ni revolvers ni balles, ils ne pourraient s'en servir.

Il semble tout simple, alors, de prohiber la vente de ces engins. Erreur ! On ne peut, par là, empêcher la vente des revolvers et des balles. L'interdiction n'est que dans le papier ; un haut fonctionnaire de la police et un magistrat très compétent. Tous deux m'ont répondu : « Impossible ! »

D'où il appert qu'on peut interdire à un pharmacien de vendre de l'éther, de la morphine, de l'opium et de la cocaïne, mais que la force humaine ne peut empêcher un armurier de vendre des revolvers et des cartouches au premier chien coiffé qui se présente.

Admirable législation !
On a fait, durant cette guerre, pas mal de lois exceptionnelles, et on recule devant celle qui diminue les trois quarts l'insécurité des grandes villes.

Interdiction catégoriquement la vente de toutes armes de poche, fixer un délai de huit jours pour faire apporter à la Mairie tous les revolvers détenus par les particuliers et qui seraient détruits ; passé ce délai, faire chauffer les armes et détruire les revolvers sans sursis ceux qui seraient trouvés/porteurs d'un revolver, vous verriez qu'à Paris, Marseille serait plus sûr.

Mais il paraît qu'une telle chose est impossible. Quand les autorités prennent des mesures, c'est pour embêter les honnêtes gens, jamais pour les protéger.

guerre ! Quel bon sens profond ! Quelle sagesse !
Et maintenant, entrons dans le moindre agent de liaison dans un autre ordre d'idées : A Paris, le Conseil d'hygiène se préoccupe constamment de la santé publique ; ce n'est pas sans raison, l'envahissement de la capitale, on pourrait dire l'envahissement de toutes les grandes villes par des réfugiés de toutes sortes, de toutes régions, est un fait dont il faut considérer les conséquences.

Une maladie grave contractée par une chiffonnière parisienne a attiré l'attention des médecins des hôpitaux : cette maladie a été transmise par un pou.

Et alors, bien vite, on a procédé au nettoyage imposé par la Préfecture de police. On a nettoyé les gens, les locaux qu'ils habitent, la rue, les alentours.

On assure qu'on va veiller sérieusement à la propreté, à l'hygiène dans les quartiers populeux. Mais, dit-on, que fait Marseille ? N'est-ce pas sage de surveiller les indigènes qui, venant du nord de l'Afrique, arrivent dans cette ville.

Ne peut-on les soumettre à un examen, savoir s'ils ont des poux ? Les en débarrasser ? Il y a, assure-t-on, des mesures prises dans le but de préserver nos populations ; soumettons que ces mesures soient appliquées sérieusement.

L'ennemi, dans les grandes villes, c'est la vermine ; il faut combattre le pou partout où il s'établit ; c'est une petite guerre qui n'est pas négligeable. Les poux en apportent et en apportent à domicile ; il importe de les en débarrasser au plus vite.

Et, puisque nos femmes cherchent avec passion les professions libérales, puisqu'elles veulent être ingénieurs et qu'elles le sont même devenues, souhaitons qu'elles deviennent aussi architectes : les Préfectorales leur confieraient l'inspection des garnis et des laudis ; la femme sera le plus redoutable ennemi de la saleté ; elle apportera à cette bataille son esprit de minutie et sa ténacité, toutes qualités qui font défaut à l'homme, en général !

Comment préparerait-il son assaut par un déluge d'obus à gaz toxique, puisque le vent rattraperait chez lui les effluves empoisonnés sur lesquels il compte pour anéantir nos premières lignes défensives ?

Simple supposition, mais qui vaut pour le moins autant que les autres, et qu'il sera aisé de vérifier en tenant compte des variations générales de la pression atmosphérique.

En attendant, nous continuons à améliorer nos positions, à récupérer petit à petit le terrain perdu.

Ce fut la nuit dernière, entre l'Oise et Montdidier, comme c'était, dans la journée précédente, dans le secteur de l'Avre.

Les Britanniques poursuivent leur bonne besogne dans la région de Vieux-Berquin et de Hamel.

Sur la Pave, les Italiens élargissent leurs positions, tandis qu'en Albanie, eux et nous, dénombrons le butin des derniers jours.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la côte mormane, où les Allemands ne se heurtent à la volonté agissante des Alliés.

Marius Richard.

LA GUERRE

Nous progressons encore entre Montdidier et l'Oise

Le débarquement des Alliés sur la côte mormane

Paris, 13 Juillet.
M. Pasquel, député du Nord, part ce soir pour Evian, pour recevoir, au nom du groupe parlementaire des représentants des régions envahies, les otages qui doivent arriver à Evian le 15 et les prisonniers de guerre attendus à Genève le 19, en vertu de l'accord de Berne du 28 avril dernier.

LA SITUATION

— De notre correspondant particulier —

Paris, 13 Juillet.

On a mis en avant une foule de raisons pour expliquer l'inaction momentanée des armées ennemies sur le front de France ; grippe espagnole ou non, nécessité de renforcer les effectifs, obligation de mettre d'accord la politique intérieure avec la stratégie, et quoi donc, encore ? Il est un élément dont on n'a pas tenu compte dans tous ces calculs, et qui pourtant ne doit pas être négligé : les Autrichiens en ont eu la preuve, sur la Pave, c'est la météorologie.

Le temps orageux, abondant en pluies qui détrempent le terrain, accompagné d'un vent des régions de Sud à Ouest, qui fait que nos lignes « au vent » de lignes allemandes « au vent » l'adversaire, ne le met-il pas, momentanément, du moins, dans l'obligation de renoncer à la tactique dont il a usé dans ses offensives de la mi-mars à la mi-juin ?

Comment préparerait-il son assaut par un déluge d'obus à gaz toxique, puisque le vent rattraperait chez lui les effluves empoisonnés sur lesquels il compte pour anéantir nos premières lignes défensives ?

Simple supposition, mais qui vaut pour le moins autant que les autres, et qu'il sera aisé de vérifier en tenant compte des variations générales de la pression atmosphérique.

En attendant, nous continuons à améliorer nos positions, à récupérer petit à petit le terrain perdu.

Ce fut la nuit dernière, entre l'Oise et Montdidier, comme c'était, dans la journée précédente, dans le secteur de l'Avre.

Les Britanniques poursuivent leur bonne besogne dans la région de Vieux-Berquin et de Hamel.

Sur la Pave, les Italiens élargissent leurs positions, tandis qu'en Albanie, eux et nous, dénombrons le butin des derniers jours.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la côte mormane, où les Allemands ne se heurtent à la volonté agissante des Alliés.

Marius Richard.

La Fête du 14 Juillet

La Fête nationale de la France sera célébrée, cette année, avec un éclat particulier chez nos Alliés

Paris, 13 Juillet.

Tous les pays alliés s'apprentent à célébrer avec grand éclat, demain, la fête nationale du 14 Juillet.

Un message de M. Poincaré à l'armée américaine

Paris, 13 Juillet.
Le Stars and Stripes, journal officiel du corps expéditionnaire américain, publie le message suivant :
« Le peuple américain a organisé, en l'honneur de la fête nationale française, de grandes manifestations de sympathie dans les villes principales des Etats-Unis et fait parvenir en France des témoignages d'amitié nombreux et émouvants. »

« Je ne veux pas manquer l'occasion d'adresser aux forces du corps expéditionnaire américain un message d'espoir et d'admiration. »

Pendant les quatre années écoulées, les courageuses armées britanniques, belges, françaises, ont combattu pour le droit et la liberté sur le sol dévasté de la Belgique et de la France, repoussant les assauts furieux et répétés de nos ennemis.

« La splendide armée américaine est venue à son tour et assumer une grande part dans cette lutte gigantesque. »

« Je salue et j'applaudis les braves soldats que le général Pershing commande avec une telle autorité. Ils peuvent être sûrs de recevoir de tous les habitants et de tous leurs camarades, un fraternel accueil. »

« Nous espérons que les mêmes buts et les mêmes résolutions : Poursuivre la guerre de toutes nos forces, jusqu'à la victoire commune pour délivrer le monde de la domination allemande et fonder la paix sur la justice. »

« Unis et déterminés, nous réaliserons notre but et bientôt célébrerons ensemble la délivrance des nations et la réparation des droits transgressés. »

« Vive la grande République américaine ! Vive le président Wilson ! »

RAYMOND POINCARÉ,
Président de la République française.

Un message du maréchal Joffre

Paris, 13 Juillet.
Le Stars and Stripes publie également le message suivant du maréchal Joffre :
« De même que les Américains fêtent leur 4^e Juillet, la France célèbre, le 14 Juillet, la fête de son indépendance nationale. »

« En ces deux jours solennels, lesœurs américaines et françaises battent à l'unisson. Tous comprennent que le moment approche, où, grâce à leurs efforts communs, la défaite de l'Allemagne permettra à nos nations libres de célébrer enfin l'indépendance du monde. »

« Le ministre italien a été reçu à la gare de Lyon par MM. Henri Simon, ministre des Colonies et son chef de cabinet, le contrôleur général Audibert, M. Klobukowski, commissaire général à l'Information et à la Propagande ; le capitaine Drouin, MM. Pourcel, pour le Comité d'action parlementaire ; Bonin Longare, ambassadeur d'Italie ; les représentants de l'Institut italien de Paris et les représentants de plusieurs missions italiennes à Paris. »

« Le bataillon hellénique qui défilera à la revue du 14 juillet est arrivé hier à Paris, sous le commandement du commandant Avramides. »

« Il a été reçu à la gare par la mission hellénique et les officiers français délégués par les autorités militaires. »

EN ITALIE
L'arrivée de la délégation de l'armée française
Rome, 13 Juillet.
La nuit dernière est arrivée une délégation de l'armée française avec drapeau et musique qui vient participer à la fête du 14 Juillet. La délégation comprend cinq officiers et quatre-vingt soldats d'infanterie ; elle a été reçue à la gare par M. le général Pontremoli, commandant la garnison ; Tondeur, représentant de l'ambassade française ; le commandant Couvry, de la mission militaire française ; les autorités et de nombreux officiers français, de nombreux officiers italiens des différentes armes se trouvaient également à la gare. Les officiers et les soldats français ont été l'objet, à leur sortie de la salle royale, d'une manifestation très chaleureuse de sympathie de la part du public, malgré l'heure avancée de la nuit, les attendants. La foule, très nombreuse, applaudissait pen-

dant que la musique jouait les hymnes patriotiques.

Milan, 13 Juillet.
M. Henry Bérenger est arrivé à Milan où il doit représenter le gouvernement français.

Un message aérien aux troupes françaises

Rome, 13 Juillet.
Le Popolo d'Italia annonce que M. Muscolini, directeur de ce journal, lancera demain en aéroplane le jour du 14 juillet. Il fera escale à Milan et ira porter ensuite aux troupes françaises sur le front italien un message patriotique des deux grandes cités.

AUX ETATS-UNIS

L'armée et la marine célébreront le 14 Juillet

New-York, 13 Juillet.
L'armée et la marine célébreront le 14 Juillet. Le ministre de la Guerre, M. Baker, et le ministre de la Marine, M. Daniels, ont donné des ordres pour que la fête ait le même éclat que celle du 4 juillet. M. Baker, au cours de son inspection dans les camps d'instruction, prendra la parole dans la ville où il se trouve à ce moment.

Dans les chantiers de construction, où les hommes travaillent toute la semaine, quelques instants seront consacrés à la commémoration du 14 Juillet. En ce moment les ouvriers font tout ce qu'ils peuvent pour que le jour de plus soit lancé ce jour. Si ce navire est prêt en temps utile, M. Hurley, président du Shipping Board, a décidé de le baptiser Marie. Les gouvernements des Etats de New-York, du Minnesota, de Floride, du Mississippi, de l'Illinois, du Wisconsin, de la Géorgie, de la Caroline du Sud ont lancé une proclamation pour que le 14 Juillet soit jour férié.

« Les orateurs de quatre minutes qui sont des volontaires au service de la propagande américaine, chargés par elle de répandre la parole dans les théâtres, les cinémas et les concerts, seront chargés, au nombre de 25.000, le 14 juillet, de parler pendant quatre minutes pour apporter le salut de la population américaine au gouvernement et au peuple de France. »

« Les citoyens américains s'associeront à la fête de Washington, 13 Juillet. »

« On sait qu'à l'occasion de la célébration de la fête du 14 Juillet, le président Wilson a préparé une adresse au peuple français. Le Sénat, de son côté, vient de voter, à l'unanimité, une résolution exhortant les citoyens américains à célébrer la fête française comme l'année et la marine le feront dans des solennités spéciales. »

New-York sera pavloisé
New-York, 13 Juillet.
M. Hyman, maire de New-York, a publié hier une proclamation invitant les citoyens à célébrer le 14 Juillet. Il a invité les citoyens à se réunir à minuit à l'occasion de la fête nationale de la France. Les citoyens américains à célébrer la fête française comme l'année et la marine le feront dans des solennités spéciales.

EN GRÈCE
Salonique, 13 Juillet.
Le roi Alexandre arrivera demain matin à Salonique, pour se rendre sur le front hellénique. Il assistera, à Salonique, aux cérémonies du 14 Juillet.

Salonique, 13 Juillet.
Salonique se prépare à fêter avec éclat le 14 juillet, des musiques militaires joueront sur les différentes places de la ville, les cinémas, les théâtres, les représentations gratuites aux soldats alliés, une retraite aux flambeaux parcourra les principales artères, des sports sportifs réuniront les meilleurs athlètes de la ville. Le soir, à 8 heures, le matin, un Te Deum sera célébré en l'église catholique et une réception aura lieu au consulat de France et chez le commandant en chef des armées alliées. La ville sera brillamment pavloisée.

La Société des Nations
L'opinion de MM. Doumergue, Bienvenu-Martin, Marcel Cachin
Paris, 13 Juillet.
Le Petit Provençal a demandé à quelques personnalités politiques leur opinion sur la Société des Nations et sur les mesures à prendre pour la préserver.

M. Doumergue, ancien président du Conseil, croit à la Société des Nations et dit que l'occasion est unique, puisque tous les peuples en guerre avec l'Allemagne se réclament des principes et des idées fondamentales de l'idée de droit. Il faut que lorsque nos ennemis qui ont créé une sorte de Ligue des Nations se présenteront au Congrès, ils trouvent à qui parler. Il faut leur opposer un bloc solide, compact, homogène, qui sera le vray de la Société des Nations, l'étape vers le but poursuivi, vers l'échéon définitif du rêve d'humanité mondiale conçu par l'Allemagne et son kaiser.

M. Bienvenu-Martin, ancien ministre de la Justice, est favorable à l'idée, mais considère sa réalisation comme délicate et difficile ; il ne croit que la Société des Nations possible qu'entre peuples libres s'appartenant à eux-mêmes. Il se demande quelle sera la sanction à défaut d'une armée internationale, dit-il. Il pourrât y avoir la sanction de peuples imposant le respect. M. Bienvenu-Martin conclut en disant qu'il croit possible l'arbitrage et la Société des Nations ; que la poursuite de cet idéal n'est pas une chimère, mais un regard farouche, empreint de haine.

Pourtant, lorsque la porte se fut refermée sur l'enfant, ses traits impassibles eurent une violente contraction d'émotion intérieure. La séparation définitive, le déchirement brutal égrégissait son âme paternelle, malgré tout.

Ce fut court ; si se ressaisit d'un violent effort de volonté, au moment même où Mme Finot et le Rupin revenaient dans le cabinet.

— Fermez ! ordonna M. Finot, en se levant.

« Sans l'absence à Maurice Dubreuil le temps de comprendre, le Rupin ferma la porte d'entrée du cabinet et mit la clé dans sa poche. »

Ariette Finot, de son côté, ferma l'issue communiquant avec l'appartement.

Puis chacun des deux acolytes s'adossa à l'une de ces portes.

Le Rupin dénouait avec une adresse merveilleuse de minces cordelettes.

« Présent, j'ouais cartes sur table ! déclara cyniquement M. Finot. »

« Que voulez-vous dire ? s'étonna Maurice, en se levant à son tour. »

« Vous allez le savoir maintenant me demandez de devenir le complice d'une sorte de crime ! Vous voulez en réalité faire disparaître un enfant qui porte votre nom. »

(La suite à demain.) HENRI GERMAIN.

Feuilleton du Petit Provençal du 14 Juillet

CRUELLE ERREUR

PREMIERE PARTIE

Résumé des cinq premiers feuillets

Jean de Clairville était venu prévenir son amie, Marguerite Dubreuil, du retour de son mari, Maurice, est surpris par celui-ci qui, assis par des colonnettes et pris d'injustes soupçons à leur sujet, l'oblige à accepter un duel à l'américaine dans le jardin. Le tue et part en emportant sa fille Jeanne, âgée de 4 ans, qu'il croit le fruit de l'adultère. Sa femme apprend la mort de Jean et la disparition de sa fille se sauve dans la nuit comme une folle.

Le lendemain de ce jour M. Finot, agent louche de police privée, déjoue en compagnie d'Ariette et de « Rupin ».

« D'abord Louis veut être un honnête homme, un savant ! Il travaille pour ça. Et puis, qui, il n'a que dix-sept ans, ça petit ! »

lant : tant il est vrai que, même pour les âmes gangrenées, l'honneur demeure une appréciable vertu.

La sonnerie d'un timbre électrique interrompit net la conversation des trois acolytes. Ils demeurèrent un instant stupéfaits, immobiles, l'oreille tendue.

On sonna de nouveau.

— Allez, oust ! va voir, Rupin ! fit M. Finot, à voix basse ; c'est un client.

L'homme se leva, boutonnant soigneusement son gilet de livrée et disparut.

« Trois semaines plus tard, il introduisit cérémonieusement dans un cabinet de travail d'aspect sévère, et dont les portes étaient capitonnées, un personnage correct, tenant une fillette par la main. »

« Monsieur veut-il me donner sa carte et attendre un instant, fit-il obsequieux. »

« Trois semaines plus tard, il introduisit cérémonieusement le visiteur, je vous attendais. »

« Comment, vous saviez ? s'étonna Maurice. »

« Oui, j'étais informé de votre retour très prochain et naturellement, je prévoyais votre visite. »

« Maintenez, je vous écoute. »

« Eh bien, commença Maurice Dubreuil attendant, j'ai grave. »

« Monsieur Dubreuil, fit-il en saluant cérémonieusement le visiteur, je vous attendais. »

« Comment, vous saviez ? s'étonna Maurice. »

« Oui, j'étais informé de votre retour très prochain et naturellement, je prévoyais votre visite. »

« Monsieur veut-il me donner sa carte et attendre un instant, fit-il obsequieux. »

« Trois semaines plus tard, il introduisit cérémonieusement le visiteur, je vous attendais. »

« Comment, vous saviez ? s'étonna Maurice. »

« Oui, j'étais informé de votre retour très prochain et naturellement, je prévoyais votre visite. »

« Maintenez, je vous écoute. »

« Eh bien, commença Maurice Dubreuil attendant, j'ai grave. »

« Monsieur Dubreuil, fit-il en saluant cérémonieusement le visiteur, je vous attendais. »

« Comment, vous saviez ? s'étonna Maurice. »

« Oui, j'étais informé de votre retour très prochain et naturellement, je prévoyais votre visite. »

« Maintenez, je vous écoute. »

